

Annexe

la famille et ses structures : concubin,-e (sambo), famille monoparentale (enföräldersfamilj), la pilule (p-piller), planning familial (familjeplanering), union libre (samboförhållande)

l'équipement des foyers : enceinte acoustique (högtalaranläggning), four à micro-ondes (mikrovågsugn), hotte aspirante (köksfläkt), un PC convivial (en användarvänlig PC), répondeur (telefonsvarare), téléviseur à haute définition (högupplösnings-TV)

l'Etat-providence : allocataire (bidragstagare), charges patronales (arbetsgivaravgifter), formation permanente (fortbildning), prestations sociales (sociala förmåner)

l'environnement : combustible nucléaire (kärnbränsle), déchets radioactifs (radioaktivt avfall), économe en énergie (energisnål), écotaxe (miljöavgift), environmentaliste (miljöforskare), marée noire (oljebälte)

l'énergie : énergies renouvelables (förnyelsebara energikällor), réacteur surrégénérateur (bridreaktor), usine de retraitement (upparbetningsanläggning)

la médecine : échographie (ultraljudsundersökning), greffe (transplantat), procréation artificielle (konstgjord befruktning)

l'informatique : base de données (databas), bureautique (kontorsdatorisering), informatisation (datorisering), logiciel (programvara), visioconférence (videokonferens)

l'espace : navette spatiale (rymdfärja), satellite mis en orbite (satellit som förts upp i omloppsbanan)

l'économie : absorber une entreprise (köpa upp ett företag), chômeurs de longue durée (långtidsarbetslösa), effectifs tertiaires (antal anställda i servicesektorn), savoir-faire (know-how), tiers-mondisme (solidaritet med tredje världen), tissu industriel (industrisektorns struktur).

manquer [mâke] TR 1 missa, inte träffa la prochaine fois je ne te manquerai pas nästa gång ska du inte komma undan vous n'avez rien manqué ni missade ingenting, det var inte särskilt intressant if n'en manque pas une nu har han gjort bort sig igen 2 missa, komma för sent till, ut skolla från ~ [de] (+inf) vara nära (på vippen) att ça ne peut ~ [d'arriver] det är oundvikligt
TR INDIE ~ à 1 svika, försumma, underlåta ~ à qn kränka (förnärma) ngn je n'y manquerai pas jag lovar att göra det 2 saknas, fattas elle te manque? saknar du henne? cela lui manque av det är en brist hos honom (henne) ~ de qch sakna ngt, lida brist på ngt nous ne manquons de rien vi lider ingen nöd INTR 1 fattas, saknas il manque une assiette det fattas en tallrik 2 utebli, inte infinna sig, vara frånvarande 3 slå fel, misslyckas 4 svikta, brista le pied lui a manqué han snubblade 5 åd fela, försynda sig

pain [pē] m 1 bröd arbre à ~ brödfrukträd (acheter qch pour) une bouchée de ~ en spottstyver la multiplication des pains relig brödundret une planche à ~ a) ett bakbord b) en mager kvinna ~ bis mörkt bröd ~ blanc vetebröd bon, -ne comme le bon ~ god som guld ton|g, -gue comme un jour sans ~ oändligt lång ~ noir mörkt rågbröd petit ~ småfranska, kuvert-, frukost|bröd ça s'enlève (se vend) comme des petits pains vard det går åt som smör i solsken faire passer le goût du ~ à qn vard mörda ngn ça ne mange pas de ~ det kostar ju ingenting je ne mange pas de ce ~ là 1 det där befattar jag mig inte med! il ne vaut pas le ~ qu'il mange han gör inte skäl för sin lön (för maten, för brödfödan, för sig) à la mie de ~ värdelös, ynkelig 2 [leve]bröd, uppehälle, utkomst ôter à qn le ~ de la bouche ta brödet ur munnen på ngn 3 stycke, bit, kaka, klimp 4 vard smocka, snyting

ELISABETH TEGELBERG

Le traducteur face aux problèmes de traduction. Entretien avec Philippe Bouquet

Philippe Bouquet är en av de främsta förmedlarna av svensk kultur i Frankrike. Han har i många år, vid sidan av ett omfattande författarskap om framför allt den svenska arbetarlitteraturen, gjort en stor insats som introduktör och översättare av svensk litteratur i Frankrike. Han tilldelades i februari 1996 av Stiftelsen Ivar Lo-Johanssons Författarfond Ivar Lo-Johanssons personliga pris (260.000 kronor delade med Stig-Lennart Godin).

Ces dernières années, on s'est de plus en plus intéressé à l'étude des mécanismes qui, dans la situation de traduction, déterminent les stratégies qu'adoptent les traducteurs. Cet intérêt ne s'est pas limité à relever entre les langues des différences linguistiques (structurales, sémantiques, stylistiques, pragmatiques, etc.) mais s'est aussi porté sur des différences qui relèvent de la culture, de la nature et de la mentalité. Ces différences soulèvent dans le domaine de la traduction une grande quantité de problèmes auxquels se trouvent constamment confrontés les traducteurs.

En vue de trouver des réponses à un certain nombre de questions liées à ces problèmes de traduction – ou du moins pour essayer de faire augmenter nos connaissances dans ce domaine – j'ai fait une interview avec un des traducteurs français les plus sollicités et les plus en vue de la littérature scandinave, Philippe Bouquet, professeur de langues et littératures scandinaves à l'Université de Caen. Depuis une vingtaine d'années, et parallèlement à son activité de professeur d'université, Philippe Bouquet (=PB) se consacre à la traduction et, jusqu'à cette date, une soixantaine de ses traductions ont été publiées à différentes maisons d'édition françaises. La critique a beaucoup loué ses traductions et il a également, d'une façon plus générale, joué un rôle important comme « ambassadeur culturel » scandinave en France. Néanmoins, il considère lui-même que les médias français accordent trop peu d'intérêt à la littérature nordique parue en traduction française. En revanche, il tient à souligner la façon exemplaire dont les médias suédois ont attiré l'attention sur ses activités.

PB a traduit des ouvrages littéraires d'écrivains venant de tous les pays nordiques mais, avec les années, il en est venu à se concentrer sur des écrivains d'origine suédoise. Son répertoire est très varié et comprend entre autres des écrivains aussi différents que Stig Dagerman, Eyvind Johnson, Ivar Lo-Johansson, Carl-Henning Wijkmark et Jan Guillou. La thèse de doctorat de PB (1980) traite de la littérature prolétarienne suédoise et c'est avant

tout l'écrivain Ivar Lo-Johansson qui y est au centre de son intérêt. Ce sont aussi deux ouvrages de celui-ci, *Statare I & II* et *Jordproletärerna*, publiés (en sélection) en français dans un volume intitulé *La Tombe du boeuf*, que j'ai dépouillés pour mon entretien avec PB sur les problèmes de traduction. Cet ouvrage est en effet riche en différentes sortes de problèmes linguistiques et extralinguistiques auxquels peut être confronté un traducteur de textes littéraires, par exemple des structures syntaxiques suédoises exigeant d'autres moyens d'expression en français, des concepts culturels suédois manquant d'équivalents en français, des groupes de mots suédois à valeur expressive sans équivalents directs en français.

Lors de notre entretien, PB a tenu à mettre en valeur certaines conditions générales liées à la traduction littéraire. Ainsi, il souligne qu'on ne traduit pas des mots ou des pages mais des livres. Selon lui, un livre est « une réalité culturelle », où les mots sont le moyen pour arriver au but, non pas le but lui-même, et ceux-ci doivent par conséquent être traités avec une certaine liberté et une certaine distance. Il ne faut jamais oublier que ce qui importe, c'est de donner à la traduction d'un ouvrage un ton, un rythme, qui constituent son identité. L'idéal est, bien entendu, dit-il, qu'une traduction se trouve tout proche de la version originale tout en ayant un haut degré de lisibilité dans la langue d'arrivée – chose qui est plutôt rare en ce qui regarde les traductions d'ouvrages littéraires. PB se dit impliqué dans une lutte constante entre fidélité textuelle par rapport à la langue source et efficacité par rapport à la langue cible. L'âge, l'expérience acquise et une sûreté accrue en lui-même lui font aujourd'hui donner la première place à la lisibilité dans la langue cible. Le texte doit obligatoirement fonctionner, être efficace, en français – sinon le lecteur risque d'être repoussé par une langue qui « pue la traduction », une langue dont les structures suédoises se reflètent dans le texte français. Si la traduction est trop influencée par la langue d'origine, la lecture du texte en devient malaisée et il y a de fortes chances pour que le lecteur potentiel ne fasse pas attention à ce qu'il y a d'essentiel dans le texte, le message même du texte. PB se range donc plutôt du côté des ciblistes (ceux qui donnent la priorité à la langue cible) que du côté des sourciers (ceux qui donnent la priorité à la langue source), même s'il fait également remarquer qu'il ne faut jamais négliger aucun de ces deux côtés. PB souligne, on l'a vu, qu'il importe que le traducteur ne se voie pas dans l'ouvrage traduit. Il faut entre autres se méfier des surtraductions, dit-il. En essayant de traduire toutes les nuances du texte original, le traducteur fait perdre au texte traduit son efficacité. Trop de texte peut tuer le texte, trop de précisions ensevelissent ce qui est essentiel, soutient-il.

PB tient également à souligner qu'il n'y a pas de solutions passe-partout en ce qui concerne la traduction. A chaque nouveau livre, de nouveaux problèmes surgissent. Des mots qui à première vue paraissent « évidents » ne le sont pas, puisque les diverses facettes d'un mot donné peuvent être plus ou moins importantes dans des contextes différents et doivent, par consé-

quent, donner lieu à des traductions différentes. Comme la traduction est une science appliquée, où les cas concrets ne se ressemblent presque jamais tout à fait, la traduction ne s'enseigne pas, dit PB. Il n'y a pas non plus de traduction définitive d'un ouvrage, conclut-il, étant donné que la langue ainsi que le contexte social et culturel du traducteur changent constamment, ce qui fait choisir à celui-ci des traductions différentes d'un même texte à des époques différentes.

L'ouvrage dont il est principalement question dans cet article, *La Tombe du boeuf*, a été expressément qualifié d'interprétation, et non pas de traduction, par le traducteur. Ceci s'explique par le fait que PB s'est vu obligé, sur certains points, de s'éloigner de la version originale dans une si large mesure que le terme de traduction aurait été trompeur. De l'avis de PB, ces « écarts » étaient nécessaires afin de rendre le texte linguistiquement compréhensible aux lecteurs français. A vrai dire, il a commencé par faire une traduction du texte qui restait très fidèle à la version originale, mais, après coup, il l'a jugée maladroite, dépourvue de clarté et peu « française » – cette première traduction risquait donc de repousser le lecteur français et le traducteur a préféré faire une nouvelle traduction.

Le style de la version suédoise de *La Tombe du boeuf* est, selon PB, caractérisé par des phrases courtes, denses, où la causalité et les liens logiques entre les phrases sont rarement exprimés. PB a dû modifier les structures syntaxiques de l'original pour que le texte soit fonctionnel en français. Ainsi a-t-il choisi, par exemple, de relier certaines phrases à l'aide de la conjonction *et* ou de souligner la causalité en se servant de conjonctions causales comme *puisque*. Le français, dit-il, est une langue qui exige que les liens causaux soient explicités dans le texte, sinon, celui-ci risque de dérouter tout à fait les lecteurs. Le désavantage, c'est qu'à force de modifier les rapports entre les phrases, on fait disparaître en partie le style caractéristique de l'auteur. Une des raisons de cette reconstruction syntaxique du texte était que Ivar Lo-Johansson n'était pas connu en France et qu'il fallait par conséquent faire des efforts pour le faire admettre par le public français.

Il n'y a pas que la langue qui rende difficile la traduction de cet ouvrage de Ivar Lo-Johansson mais le contenu présente également un assez grand nombre de problèmes. Pour que « l'univers » de Ivar Lo-Johansson soit compréhensible au public français, il fallait doter le livre d'une préface capable d'expliquer certains phénomènes. Les lecteurs français n'étant pas familiers avec le milieu culturel et social qui constitue le fond de l'ouvrage, le traducteur s'est senti dans l'obligation de les aider à mieux comprendre l'essence du livre. De temps à autre, PB a également dû avoir recours à la note en bas de page pour expliquer des concepts où le lecteur français manque de points de référence (par exemple quand il s'agit de concepts comme *statare* ou *vapenhus*). Cependant, PB souligne que la note en bas de page doit toujours être considérée comme une solution de fortune et qu'on doit, dans la mesure du possible, éviter cette stratégie lorsqu'on fait des tra-

ductions de textes littéraires. Il va de soi que la lecture d'un tel texte devient plus aisée et plus agréable si l'on n'est pas obligé d'interrompre celle-ci pour faire face à des explications. Cela est surtout le cas pour les nouvelles qui, de préférence, doivent « voler de leurs propres ailes », d'après PB.

Pendant notre conversation, j'ai confronté PB avec un certain nombre de mes propres idées sur ce qui se passe du point de vue linguistique quand on traduit du suédois au français. Dans les recherches que j'ai faites dans ce domaine, j'ai cru relever entre autres choses l'existence d'une tendance généralisatrice et une autre tendance paraphrastique. Pour exemplifier la première de ces tendances, on pourrait citer le mot suédois *torp* qui, dans l'ouvrage en question, est traduit par *ferme* – un mot qui a beaucoup plus d'extension, c'est-à-dire moins de composants sémantiques, que le mot *torp* et qui est donc plus général que ce dernier. Pour exemplifier la seconde de ces tendances, on pourrait citer le mot suédois *vak*, qui ici est traduit par *trou dans la glace*, ce qui est une manière d'expliquer le sens de ce mot en se servant d'autres mots, c'est-à-dire à l'aide d'une paraphrase. Ces deux stratégies sont souvent nécessaires quand on doit traduire dans la langue source des concepts qui manquent d'équivalents dans la langue d'arrivée, chose qui n'est pas rare. PB est entièrement d'accord avec moi sur ce point; il tient pourtant à souligner que le traducteur a aussi la possibilité d'avoir recours à une autre stratégie : la compensation. (« La compensation est la consolation du traducteur ! », dit-il.) Quand il est question d'un mot comme *torp*, on peut compenser la perte de sens que comporte le choix du mot français *ferme* en employant une seule fois, par exemple, le mot *métairie*. (Par contre, il considère que ce serait une mauvaise solution que d'opter pour *métairie* comme traduction « générale » de *torp*, parce que ce mot risquerait de donner à un Français des associations trop « françaises », donc fausses.) Un mot comme *vak* peut être compensé « à l'envers » : si *vak* revient dans le texte, on peut se contenter la seconde fois de *trou* au lieu de *trou dans la glace*, évitant ainsi des répétitions fâcheuses qui risqueraient d'alourdir le texte – risque toujours présent dans les paraphrases.

Les problèmes de traduction qui seront discutés dans cet article sont d'une part d'ordre formel, d'autre part d'ordre sémantique, ce qui peut parfois donner lieu à des chevauchements. Je considère néanmoins comme très important de soulever divers aspects des problèmes de traduction et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi de traiter ici des questions se trouvant à des niveaux linguistiques différents. Les exemples cités ci-dessous viennent de *La Tombe du boeuf* et, exceptionnellement, d'autres traductions faites par PB.

Mots composés

Le suédois est caractérisé par une grande flexibilité en ce qui regarde la création de mots composés, chose que beaucoup de linguistes ont constaté. Dans ce domaine, le suédois offre plus de possibilités de créativité et d'ex-

pressivité linguistiques que le français. PB admet que les substantifs composés suédois, par exemple, donnent lieu à de nombreux problèmes de traduction. Cela s'explique par le fait, dit-il, que le suédois est une langue essentiellement synthétique, tandis que la structure du français est plutôt analytique. Il soutient que le suédois est plus « simple » que le français et que notre langue possède une plus grande capacité de formation lexicale et de plasticité que la langue française. (En français, il s'agit souvent d'accumuler des mots reliés par la préposition *de*, ce qui peut donner une impression de lourdeur et parfois de manque de clarté.) Comment s'y prendre, par exemple, pour rendre en français une expression comme *folkhemsmodell* ? Si on choisit *le modèle de la société égalitaire suédoise*, le sens devient ambigu. Si, par contre, on choisit *la société égalitaire suédoise en tant que modèle*, le sens, certes, est correct mais l'expression n'en reste pas moins assez lourde en français. Il n'existe pas de solution standard, répète PB, et il faut chercher à résoudre les problèmes de « la façon la moins insatisfaisante » dans chaque cas individuel.

Un mot comme *folkhem* exige naturellement un cadre de référence français pour que les lecteurs français soient capables de le comprendre. PB souligne qu'il y a une idée affective dans ce mot qui est difficile à faire comprendre aux Français. Un bon point de référence pour rendre cet aspect affectif, c'est, d'après PB, *le Front Populaire*. On peut donc faire figurer ce terme dans la traduction, du moins une fois. Il va de soi que le contexte, comme toujours, influe beaucoup sur le choix que fait le traducteur et que le mot *folkhem*, par conséquent, donne lieu à des traductions différentes suivant le contexte en question.

PB a choisi de traduire le substantif composé *ungkarlssäng* par *lit pour une personne*, expression indéniablement plus neutre et moins riche en associations que le terme de la langue d'origine. Le traducteur fait remarquer que l'expression *lit de célibataire*, qui serait plus proche du terme suédois et plus expressive que la traduction citée ci-dessus, ne fonctionnerait pas en français : le lecteur français ne comprendrait pas de quoi il s'agissait. A ce propos, PB met en valeur la possibilité qu'a le suédois de relier à peu près librement les mots les uns avec les autres. Le français, par contre, est plus rigide à cet égard puisque l'usage a consacré certaines compositions de mots, « il y a toujours un mot qui va avec un autre », conclut PB.

Pour le mot *ödesdiger*, PB a opté pour une traduction paraphrastique, *lourd de menaces*, qui lui semble être celle qui convient le mieux dans le contexte donné. Il y a, certes, le mot *fatal* en français mais il le considère comme trop implacable, trop inscrit dans une destinée extérieure, trop tout à fait inévitable, pour convenir ici. La paraphrase *lourd de menaces* a plus de volume, continue-t-il, et correspond mieux au terme suédois dans le contexte en question. Le traducteur fait observer que le suédois, contrairement au français, peut exprimer beaucoup de choses sans passer par les concepts. Ainsi, d'après lui, on n'a pas besoin de décomposer intellectuellement ni

d'analyser le contenu sémantique d'un mot comme *ödesdiger* pour évoquer un certain sentiment. Tout ce qui a rapport avec les sentiments s'exprime mieux en suédois, affirme-t-il, les mots ont un sens, un ton, une couleur, une odeur, une musique en eux-mêmes et l'on peut beaucoup exprimer en très peu de mots. La poésie en est un bon exemple, explique-t-il, tout en soulignant le besoin constant qu'éprouve le français d'analyser les mots.

En ce qui regarde le mot *spöklik*, PB a choisi *oppressant* en le traduisant en français. Ce terme est plus général, contient donc moins de composants sémantiques et peut s'employer dans plus de contextes que le terme suédois. Dans ce cas, comme dans le cas précédent, le traducteur a rejeté une solution qui, à première vue, pourrait paraître plus appropriée : *fantomatique*. Selon PB, le mot *fantomatique* donnerait au lecteur français une impression fautive, trop irréaliste, faisant trop appel à quelque chose d'implacable.

Verbes à particule verbale

Un autre domaine problématique du point de vue de la traduction, ce sont les verbes suédois dits à particule verbale. Ceux-ci manquent d'équivalents en français et il est difficile de rendre tous les composants sémantiques et toutes les valeurs stylistiques souvent contenus dans ces particules verbales. PB révèle que, d'une façon générale, sa méthode consiste à essayer de traduire la particule par un verbe et le verbe par une expression adverbiale, par exemple *slå ihjäl* > *tuer à coups de bâton*, *springa ut* > *sortir en courant*. Le verbe est, soutient PB, l'élément le plus signifiant de la phrase française, l'élément dynamique auquel se rattache le lecteur, chose dont il faut tenir compte en faisant des traductions. C'est ce phénomène qu'on appelle en français le *chassé-croisé*. Bien entendu, il n'est pas toujours possible d'avoir recours à cette méthode. Parfois, il faut tout simplement se contenter d'un mot plus général que l'équivalent suédois et cela pour des raisons d'économie textuelle, pour éviter des lourdeurs. Cela est par exemple le cas quand il s'agit de verbes comme *vila ut*, *brinna ned*, etc. Le traducteur tient aussi à souligner que le suédois se sert souvent des particules verbales pour arriver à un haut degré d'expressivité stylistique, pour donner, par exemple, un certain rythme à la phrase. Et, encore une fois, PB affirme avec emphase que la nature du texte influe beaucoup sur les choix que fait le traducteur et qu'il n'y a jamais de solution passe-partout.

Verbes de mouvement à valeur expressive

Un autre groupe de verbes très caractéristiques du suédois sont les verbes de mouvement à valeur expressive. Parmi ceux-ci, on trouve des verbes comme *stappla tillbaka*, *luffa iväg*, etc. Aux verbes de mouvement se rattache souvent, mais pas toujours, une particule verbale. Ces particules sont, très souvent, pourvues d'une signification aussi bien sémantique que stylistique, ce qui renforce leur valeur expressive. PB souligne que le français

possède moins de verbes de mouvement que le suédois. D'une façon générale, les verbes de mouvement français sont moins précis, moins concrets et moins détaillés que leurs équivalents suédois et, en traduisant, la difficulté consiste à rendre le texte original aussi fidèlement que possible tout en évitant des répétitions fâcheuses. Les répétitions, dit PB, gênent beaucoup les lecteurs français et le traducteur a intérêt à les supprimer autant que possible.

Les traductions des verbes de mouvement, pour cette raison, deviennent souvent plus neutres que les verbes du texte suédois. Dans le français, l'élément essentiel du verbe, c'est le mouvement, et l'on n'a pas toujours besoin de préciser la façon dont cela se passe. Si l'on ajoute trop fréquemment des compléments, des explications ou des précisions, il peut en résulter un « tic » qui rend lourd le texte, affirme PB. Ainsi, *luffade iväg* a été traduit par le simple verbe *repartir*, parce que le contexte particulier se prête à l'emploi d'un verbe neutre et « général ». D'autre part, pour la traduction de *stappla tillbaka*, le traducteur a tenu à préciser la modalité du déplacement en ajoutant au verbe neutre *regagna* l'expression adverbiale *d'un pas mal assuré*.

Adjectifs dérivés

Il existe une catégorie de mots suédois qui manque d'équivalent en français et qui se prête à une traduction analytique en français, à savoir les adjectifs dérivés de substantifs à l'aide du suffixe *-ig*, par exemple *grusig*, *daggig*. Dans *La Tombe du boeuf*, ces adjectifs sont rendus par *couverts de petits cailloux*, *humide de rosée*. PB dit que cette solution semble la plus naturelle en ce qui concerne ces adjectifs, étant donné qu'on y trouve un substantif autour duquel on peut « construire » la traduction. Les paraphrases dont on peut se servir sont souples et s'adaptent facilement au rythme de la phrase française. Le traducteur souligne en outre que la paraphrase a, dans ces cas-ci, l'avantage de rendre compte de tous les composants sémantiques, même si le caractère dynamique et comprimé de l'adjectif suédois ne se reflète guère dans l'expression française.

Verbes auditifs et visuels

Une autre catégorie verbale où le suédois et le français diffèrent l'un de l'autre, ce sont les verbes auditifs et visuels, c'est-à-dire les verbes qui expriment divers phénomènes de son et de lumière. Le suédois est, semble-t-il, plus riche en verbes appartenant à cette catégorie et les verbes suédois semblent également être plus expressifs (c'est-à-dire plus colorés stylistiquement) que ceux qu'on trouve en français.

Dans une étude que j'ai effectuée, j'ai pu constater à propos des verbes auditifs suédois (comme par exemple *gnissla*, *brumma*, *frasa*) que dans la traduction française le substantif *bruit* se retrouve dans nombre d'expressions comme une sorte de solution passe-partout. Selon PB, cela s'explique

par le fait que l'expression *faire du/un bruit* accompagnée d'un complément est d'une très grande fréquence en français. Même s'il existe en français des verbes comme *criailler, glapir, crépiter*, etc., ceux-ci sont plutôt rares dans la langue de tous les jours, dit-il, et c'est la raison pour laquelle ils tendent à donner une impression pédante ou trop précise. Cependant, conclut PB, il faut aussi tenir compte de la possibilité que le traducteur, de temps à autre, puisse être tenté de céder à un réflexe de facilité qui pourrait contribuer à un certain « suremploi » du substantif *bruit*.

Quant aux verbes visuels, on peut trouver une tendance analogue pour les verbes *briller* et, dans un moindre degré, *luire*, qui fonctionnent, eux aussi, comme des verbes passe-partout. On trouve par exemple souvent des verbes suédois comme *gnistra, glimma, glimra, glittra, glänsa* rendus en français par le simple *briller* (ou *luire*). PB est d'avis que le suédois, en ce qui concerne les verbes visuels, est plus sensuel que le français qui n'éprouve pas, dans ce cas, le même besoin de variation lexicale. Le verbe *briller*, déclare-t-il, est un verbe souple (tout comme *luire*) et qui s'adapte sans problèmes à des contextes différents. Il y a, évidemment, d'autres verbes visuels français que *briller* et *luire* (par exemple *étinceler, scintiller*) mais leur fréquence dans la langue quotidienne est réduite.

La différence entre les verbes auditifs et visuels suédois et leur équivalents français est d'ordre historique, explique PB : les verbes suédois ont été créés pour répondre à une nécessité d'expression tandis que les verbes français sont le résultat d'un processus historique; ils ont été « reçus en héritage ». Voilà qui explique que les verbes auditifs et visuels suédois sont « poétiques » et pleins d'associations alors que les verbes équivalents en français sont nettement moins sensuels et évocateurs.

Mots désignant des phénomènes culturels suédois

Un des problèmes de traduction les plus délicats, c'est de rendre en français les mots culturels spécifiquement suédois. Il s'agit donc de phénomènes ou de concepts où le lecteur français manque de points de référence. *La Tombe du boeuf* en est un bon exemple, puisqu'en traduisant cet ouvrage il faut recréer en français un certain univers très suédois. A titre d'exemple, on peut relever le mot *statare* dont le sens échappe à un Français : en France, c'est un phénomène inconnu et il n'y a pas non plus de mot pour désigner ce phénomène. PB se sert d'une traduction de base pour rendre ce mot, à savoir *ouvrier agricole*. Il a choisi ce terme parce qu'il désigne ce qu'il y a de plus bas dans le corps agricole français. C'est aussi le cas pour *statare* en suédois, même si ce mot évoque un tas d'autres associations et fait surgir l'idée chez le lecteur suédois de tout un système agricole, plutôt féodal. PB prétend qu'un mot comme *serf* aurait donné aux lecteurs français une impression trop médiévale et, par là, des associations fausses. Un terme comme *journalier* n'aurait pas non plus fonctionné en français parce qu'il désigne quelqu'un qui est employé à la journée. Naturellement, quand le contexte

s'y prête, PB se sert uniquement du mot *ouvrier* pour la simple raison qu'une répétition trop fréquente de toute l'expression donnerait une impression trop lourde. Il admet que, parfois, il a été critiqué en tant que traducteur de trop répéter, mais, dit-il, c'est l'original qui « répète » ! Les Français, nous l'avons vu, acceptent difficilement les répétitions et PB s'efforce donc de les éviter dans la mesure du possible. En français, la répétition est un péché mortel, elle donne une impression de lourdeur et de maladresse, soutient-il, tandis que le suédois se sert des répétitions comme moyen stylistique pour rythmer la phrase.

Il n'est pas rare qu'on doive recourir à une traduction générale (c'est-à-dire qu'on cherche, sur un plan sémantique plus général, le mot le plus proche de celui de l'original) quand un concept manque d'équivalent dans la langue d'arrivée, par exemple *backstuga* > *chaumière*, *fattighjon* > *indigent*, *i farstun* > *sur le pas de la porte*. Quelquefois, PB a fait une traduction mot à mot, même s'il n'existe pas toujours en français d'équivalent conceptuel du terme suédois : *julbonad* > *tenture de Noël*, *Folkets Hus* > *La Maison du Peuple*. Il n'y a qu'à espérer que la traduction marchera en français!

On trouve également certains concepts abstraits, eux aussi plus ou moins caractéristiques de l'univers « mental » culturel suédois, qui comportent des problèmes de traduction. On compte parmi ceux-ci, par exemple, *grubbel, längtan, vemod*, qui sont profondément enracinés dans la mentalité suédoise et qui sont très difficiles à rendre en français. Le sens ne passe pas par le concept dans ces mots, fait remarquer PB, et il n'existe pas de solution passe-partout. Les mots *mélancolie* et *mélancolique* peuvent parfois s'employer, sans pouvoir aspirer pourtant à rendre compte de tout le contenu des mots suédois, et ils ont, en plus, certains avantages phonétiques (leur euphonie) selon le traducteur. Des fois, il faut tout simplement accepter que certains mots soient impossibles à traduire d'une manière satisfaisante.

Sous cette rubrique, il est aussi indiqué d'inclure, me semble-t-il, certains phénomènes de la nature, qui offrent, eux aussi, des problèmes de traduction analogues. Il peut s'agir de mots comme *ås, fjärd* et *islossning*. Le mot suédois *ås* existe, il est vrai, en français, mais il est question alors d'un terme scientifique qui n'est compris que par les géographes, donc impossible à employer dans la traduction d'un ouvrage littéraire. La solution choisie par PB dans sa traduction a été *colline*, terme proche mais plus général que le terme suédois. S'il en a l'occasion, il profite d'un certain nombre de « ruses » : si le texte dit *på andra sidan fjärden*, cela peut être traduit par *de l'autre côté de l'eau*. Pour le mot *islossning*, il est possible, sinon tout à fait « correct », de le traduire par *débâcle*, déclare-t-il, ou bien, si cela semble plus approprié dans le contexte donné, on peut faire une paraphrase telle que *l'eau était en train de se libérer de ses glaces*, solution peut-être peu « dynamique » mais qui reste entièrement compréhensible à un lecteur français.

Expressions idiomatiques

Les expressions idiomatiques constituent un autre problème de traduction. Selon PB, une haute fréquence d'expressions idiomatiques dans un texte traduit témoigne de sa haute qualité. Mais comment fait-on quand une expression idiomatique de la langue source manque d'équivalent « direct » dans la langue cible? A cette question PB répond que, dans ce cas-là, il faut essayer de trouver dans la langue d'arrivée une expression idiomatique proche, même si ce n'est pas une expression consacrée qui corresponde à celle de la langue source. Pour l'expression *stod i ljustan låga*, PB a choisi la traduction *batait son plein*. L'expression française n'est pas un équivalent « direct » de l'expression suédoise et peut sans doute être considérée comme moins expressive que celle-ci, mais les deux expressions fonctionnent pareillement tout en ayant des points de référence différents. Quant à l'expression suédoise *det får bära eller brista*, elle a en effet un équivalent plus ou moins direct dans l'expression française *il faut que ça passe ou que ça casse*, mais, pour des raisons stylistiques, PB ne la considère pas comme un bon choix dans le contexte en question : il s'agit d'une expression française relativement récente et qui lui semble trop familière pour convenir dans ce contexte; voilà pourquoi il lui a préféré l'expression *ce sera tout ou rien* malgré le fait que celle-ci soit moins fidèle au texte d'origine. Il n'est pas possible de trouver une solution satisfaisante à tous les problèmes de traduction, dit PB, ce qui fait que la traduction, parfois, devient « faible », c'est-à-dire peu expressive. C'est par exemple le cas quand il traduit *låter nåd gå före rätt* par *vous pardonne*. Des raisons contextuelles ainsi que stylistiques peuvent « provoquer » des solutions semblables.

Ici, on a tout lieu, me semble-t-il, de regarder d'un peu plus près le phénomène appelé la compensation. Si le traducteur ne peut pas rendre une expression idiomatique (ou un trait stylistique) par une autre à un certain endroit du texte, il peut profiter d'une occasion qui se présente plus tard pour introduire un jeu de mots, etc., compensant ainsi la perte subie. La compensation doit souvent être déplacée à un autre endroit dans le texte, souligne PB, de préférence à un endroit proche. Il nous met pourtant en garde contre le danger d'exagérer les jeux de mots : « Il ne faut pas que le lecteur ricane au lieu de rire! » Parfois, il est donc nécessaire d'y renoncer afin de ne pas risquer de paraître ridicule ou forcé, conclut-il.

Il est loin d'être sûr qu'un mot (ou une expression) donné, par exemple un mot d'argot, puisse être traduit par un autre dans la langue d'arrivée. Le traducteur peut, pour un mot d'argot suédois, recourir à la compensation en se servant en français d'une structure syntaxique peu soutenue ou tout simplement d'un ton argotique. En guise d'exemple, PB cite : – *Är du bergis på att du inte vill gå med på bio?* qu'il a traduit par – *T'es sûr que tu veux pas venir au ciné?* En français, il n'existe pas d'expression familière capable d'exprimer qu'on est tout à fait sûr de quelque chose, correspondant ainsi au mot suédois *bergis*. La traduction française, cependant, rend ici

cette valeur familière par d'autres procédés : l'élision de la voyelle du pronom personnel sujet, l'absence de *ne* devant le verbe et la troncation du mot *cinéma*. L'ensemble de ces choix contribue à donner un caractère décidément très familier à la phrase française et correspond, par là, très bien à la phrase suédoise. Un traducteur inexpérimenté, admet PB, aurait peut-être essayé de trouver une expression artificielle en français pour rendre le mot *bergis*, chose qui aurait sans doute rendu le texte moins efficace.

Dialectes

Comment agit-on en tant que traducteur quand un ouvrage littéraire est écrit en dialecte ou contient des traits dialectaux essentiels? D'après PB, c'est un des problèmes les plus graves de la traduction. Choisir un dialecte français pour rendre un dialecte suédois ne serait pas une solution possible, affirme-t-il, c'est gratuit. Le scanien ne peut pas devenir le languedocien, puisque les associations seraient entièrement faussées. PB dit avoir recours à des formes et à une syntaxe rurales pour rendre en français certains traits dialectaux, par exemple quand il doit chercher à recréer la langue d'un paysan rusé suédois. S'il s'agit de traduire une phrase telle que *Titta på han!* (cet emploi du pronom personnel sujet comme objet est très courant dans certains dialectes ainsi que, d'une façon générale, dans la langue relâchée), on peut choisir un substantif familier en français puisque les pronoms personnels n'offrent pas cette possibilité : *Regarde le gars!* Encore une fois, donc, le traducteur profite du procédé de la compensation qui joue un rôle important dans plusieurs domaines du processus de traduction.

Style

Finalement, nous avons soulevé le problème de style dans le domaine de la traduction. Il est évident, dit PB, qu'il serait souhaitable de suivre les changements stylistiques relevés dans le texte original, mais parfois il reste impossible de prendre en compte toutes les différences stylistiques dans les cas individuels. Il n'est pas non plus possible, on l'a déjà vu, de le faire à l'endroit même de l'original et, à ce moment-là, c'est la compensation qui entre en jeu encore une fois. PB cite en exemple quelques cas où il n'a pas trouvé d'équivalents stylistiques et où il a été contraint de se contenter d'expressions plus neutres en français : *roffa åt sig* > *s'emparer*, *slutkläm* > *la fin du passage*, *minnesbeta* > *la correction*. En examinant des traductions du suédois au français, on est, à mon avis, frappé par le fait que la traduction se trouve fréquemment à un niveau stylistique plus élevé que celui de l'original.

A l'occasion de mon entretien avec PB, j'ai pris une conscience aiguë de tous les facteurs d'ordre linguistique, stylistique et culturel que doit prendre en considération un traducteur et qui sont à la base d'une traduction qui, à première vue, peut nous paraître évidente. C'est une tâche très compliquée et qui demande une réflexion profonde et soutenue, nous avons pu

le constater, que de traduire un ouvrage littéraire du suédois au français. Certes, on parle souvent de l'art impossible mais nécessaire de la traduction – impossible parce qu'on ne peut pas faire une traduction qui donne lieu aux mêmes pensées, réactions et associations que le texte original, nécessaire parce que sans traductions nos connaissances et nos cadres de référence seraient limités d'une manière inacceptable.

D'après PB, le rôle du traducteur est au fond absurde : le traducteur doit transmettre le message d'un écrivain qui a des points de référence autres que les siens; le message doit être transmis à un public avec des points de référence – linguistiques et extralinguistiques – différents de ceux du public auquel l'ouvrage est destiné; en plus, le traducteur doit transmettre le message dans une langue qui n'est pas prévue pour le rendre.

PB finit par souligner que le plus grand problème en matière de traduction, c'est de faire d'un livre suédois un livre français sans qu'il cesse d'être suédois. Garder le livre aussi suédois que possible, tout en maintenant son efficacité en français, voilà l'idéal qu'il ne faut jamais perdre de vue.



DICTIONNAIRES ACTUELS

Voici une sélection de dictionnaires « Robert » publiés ou réédités récemment:

Le Nouveau Petit Robert, édition de 1993, réimpression 1995, 2.522 pages, 60.000 mots, 38.000 citations littéraires.

Le Petit Robert. Dictionnaire illustré des noms propres, Histoire-Géographie-Arts-Spectacles-Sciences-Littérature, édition de 1994, revue et corrigée juillet 1995, 2.259 pages.

Le Robert Méthodique. Dictionnaire méthodique du français actuel, réimpression 1994, 1.617 pages (un dictionnaire de langues: la connaissance des mots par les racines grecques et latines, les regroupements par familles, la mémorisation du lexique, « les relations fondamentales qui unissent les unités lexicales entre elles », tableaux de conjugaisons, étymologie des éléments).

Le Robert pour tous. Dictionnaire de la Langue Française, 1994, 1.297 pages, 100.000 définitions.

Le Robert de Poche. Langue Française & Noms Propres, 1995, 904 pages, 39.000 mots + 6.000 noms propres.

Le Robert. Dictionnaire des synonymes, « Les Usuels du Robert », en Poche, par Henri Bertaud du Chazaud, dictionnaire couronné par L'Académie Française, 1995 (Poche), 738 pages, 200.000 mots ou locutions répartis sur 20.000 entrées.

Le Robert. Dictionnaire d'Orthographe, « Les Usuels du Robert », en Poche, 1995, 70.000 mots, tableaux grammaticaux, conjugaisons.

Le Robert. Dictionnaire des grandes œuvres du XXe siècle. Littérature française et francophone, « Les Usuels du Robert », sous la direction de Henri Mitterand, 1995, 621 pages, 1.200 œuvres, par le jeu des références: 6.000 œuvres.

Le Robert. Dictionnaire des difficultés du français, « Les Usuels du Robert », par Jean-Paul Colin, édition révisée 1993, en poche 1995, 623 pages.

Olof Eriksson

PEDRO BENITEZ PEREZ

Investigación léxica y elaboración de diccionarios

Pedro Benítez Pérez är lektor i hispanisk filologi vid Universitetet i Alcalá de Henares. Sedan några år tillbaka har han forskat kring undervisning i spanska som främmande språk och har ägnat särskild uppmärksamhet åt lexikologiska studier.

En el Primer Congreso Nacional de ASELE, Humberto Hernández presenta una comunicación bajo el título "Hacia un modelo de diccionario monolingüe del español para usuarios extranjeros", en la que defiende que dichos diccionarios deben estar constituidos por "un corpus aproximado de 50 ó 60000 entradas que se podría obtener a partir de un diccionario general actualizado, suprimiendo las voces y acepciones arcaicas, anticuadas y de escaso uso, así como los dialectalismos poco extendidos". Aunque nuestro interés hoy no se centra en los diccionarios monolingües del español para extranjeros, sino en las aportaciones de la investigación léxica a la elaboración de diccionarios, este texto nos parece importante porque en él se plantean dos cuestiones cruciales, en primer lugar, el número de entradas que debe haber en un diccionario y, en segundo lugar, de dónde debemos obtener las entradas que componen el macrocorpus del diccionario en cuestión.

Pierre Guiraud² en los años 50 y Charles Müller³ en los 60 demuestran que el hablante medio conoce unos 2000 vocablos y el hombre culto entre 4000 y 5000, además de los términos propios de su mundo laboral. Hay quienes basándose en estas cifras han creado repertorios léxicos que se suelen conocer como *vocabularios esenciales* o *vocabularios básicos*, cuyo fin último no es la consulta sino el aprendizaje⁴; los autores parten de diccionarios de frecuencias de los que seleccionan las formas de uso más frecuente. Estos repertorios, vocabularios, diccionarios... son listados de palabras que permiten hacer una programación racional del vocabulario que vamos a enseñar en la clase; los profesores y los creadores de materiales deben acudir a ellos ya que van a encontrar las palabras de uso más frecuente y, por tanto, las que el aprendiz de la lengua necesita conocer; la habilidad del maestro y del autor de materiales serán fundamentales para que los ejercicios en los que aparezcan esas formas tengan un contexto apropiado, lo más cercano a la realidad como sea posible.

Hemos dicho que estos repertorios ayudan al aprendizaje de la lengua, pero un diccionario es algo más, es una obra en la que consultamos todas las palabras que desconocemos o que, a pesar de conocerlas, dudamos de su significado concreto cuando aparecen en un contexto determinado; por esta razón, el diccionario no puede reducirse a las 2000 palabras que conoce el hombre común, ni siquiera a las 4000 o 5000 que maneja el culto. Pero,